



HAL
open science

“ JARDINS - Esthétique et philosophie ”

Catherine Chomarat-Ruiz

► **To cite this version:**

Catherine Chomarat-Ruiz. “ JARDINS - Esthétique et philosophie ”. Encyclopaedia Universalis, 2008. hal-03849047

HAL Id: hal-03849047

<https://hal.science/hal-03849047>

Submitted on 11 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

IV – Esthétique et philosophie

Comme le rappelle Pierre Grimal, l'apparition des jardins suppose une agriculture qui, maîtresse de ses techniques, ne produit pas de plantes vivrières : “ces cultures s'adressent moins aux humains qu'aux divinités” car, “en ses origines”, le jardin “est inséparable du sacré”. Les jardins que Babylone dédie à Ishtar possèdent d'emblée une dimension esthétique parce que la beauté des fleurs ou des arbustes ornementaux est un moyen d'atteindre cette déesse et dans la mesure où ils frappent les sens de celui qui les parcourt. Néanmoins, le luxe déployé au nom de croyances religieuses s'oppose au détachement de celui qui aspire à la sagesse sans la posséder ; le caractère esthétique et la dimension symbolique du jardin contreviennent à la connaissance rationnelle de l'homme et de la nature que vise le philosophe. Il paraît impossible que les premiers jardins soient liés à une discipline qui leur est postérieure, se définit et pose ses premiers principes au Ve siècle avant J.-C. C'est à partir de cette période-là que la question de la rencontre entre jardin, esthétique et philosophie devient pertinente et, pour y répondre, il faut pointer les moments où, dans l'histoire, cette union inattendue se réalise.

1 – Des parcs pour accueillir philosophie et beauté

Il est admis que les cités grecques de l'Antiquité n'abritent pas de jardins dévolus au seul plaisir des hommes, qu'elles disposent de quelques plantations autour des temples auxquelles s'ajoutent, à l'extérieur, des bois sacrés. A l'époque classique, les jardins de l'Académie où Platon enseigne, ceux du Lycée auxquels Aristote est attaché, et le Lysarges qu'Epicure rend célèbre accueillent pourtant la première rencontre entre jardin, esthétique et philosophie.

Au chant XXIV de l'*Odyssée*, Homère met en scène un verger qui semble bien proche de ceux que les grecs cultivent à cette période de l'histoire. Le poète relate comment, après en avoir fini avec les prétendants, Ulysse est identifié par Laërte. La cicatrice inscrite sur le corps d'Ulysse ne suffit pas mais, dès l'instant où le fils nomme les arbres fruitiers que son père lui avait donnés, le doute n'est plus permis. Le verger, nourricier par définition, se fonde sur l'acceptation du temps naturel et cyclique des saisons ; il condamne implicitement la violence des combats qui figurent l'irruption d'un temps événementiel et proprement humain. Il n'en demeure pas moins un lieu où, le corps ne suffisant pas à l'identification du fils par le père, la filiation par génération cède place à une reconnaissance symbolique. Le verger renvoie à une sagesse restant à mi-chemin entre le respect de l'ordre de la nature et l'établissement de règles spécifiquement humaines. Destinés au culte comme au sport, les jardins de l'Académie sont dépourvus de vocation vivrière et solidaires d'un enseignement où l'on apprend, comme dans le *Gorgias*, que les lois régissant les êtres humains ne sont pas fondées en nature. Ces jardins-là, voués à la philosophie platonicienne, rompent avec la sagesse qu'incarne le verger de l'époque archaïque.

Ils sont connus par des descriptions si tardives -celle de Plutarque, par exemple-, qu'il est difficile de dire s'ils sont beaux et touchent les sens grâce à une recherche ornementale. Mais ils servent de cadre à la rencontre entre des préoccupations esthétiques profanes et la philosophie. Les grecs ne conçoivent pas une éducation de l'esprit indépendante de celle du corps : la parole philosophique y côtoie le sport et, dans le *Phèdre*, Platon explique que la philosophie consiste à transformer le désir qu'on éprouve pour la beauté du corps en celui, plus subtil, de la beauté de l'âme afin de saisir l'Idée du Beau dont le corps et l'âme participent.

On connaît la postérité de cette première rencontre et ses limites. La sagesse de celui qui cultive son verger trouve ses défenseurs à Rome. Dans l'*Agriculture*, Caton regrette les débuts de la République où, loin de l'ostentation des jardins où chacun s'exhibe, l'homme simple et vertueux se contentait de peu. De fait, le jardin est dévolu au plaisir car, pour s'en convaincre, il suffit de lire les lettres où Cicéron sollicite son ami Atticus pour conférer aux jardins de Tusculum le luxe de la statuaire grecque. S'étonnera-t-on que, transformé en objet esthétique, le jardin n'offre plus de refuge à l'enseignement philosophique ? Le cadre dans lequel Cicéron situe *De l'orateur* est identique à celui du *Phèdre* de Platon : de refuge philosophique, le jardin devient *topos*, lieu rhétorique, passage obligé d'un discours supposé philosophique... La Villa Hadriana, à Tivoli, offre,

en plus de tous les raffinements possibles, deux prestigieuses bibliothèques. Le célèbre empereur du IIe siècle après J.-C. y vit peut-être en sage, au sens que la morale stoïcienne accorde à ce terme. Est-il pour autant philosophe ?

2 – Les plantes comme objet d'étude et de délectation

En tant que connaissance rationnelle de la nature, la philosophie croise le jardin dans l'œuvre de Théophraste qui, héritier d'Aristote et du Lycée, observe les plantes. Et si l'esthétique n'est pas au rendez-vous dans *Les Recherches sur les plantes*, on peut considérer que les planches accompagnant le *De Materia medica* de Dioscoride, dont l'original date de l'an 60 de notre ère, ne sont pas de simples illustrations : la beauté des images n'explique-t-elle pas le succès de cet ouvrage, universellement cité au Moyen-Age ? Les commentaires de Dioscoride par Mattioli, publiés en 1544, confirment cette hypothèse : lors de sa réédition, cette oeuvre comporte mille deux cents gravures...

Cette rencontre-là se place sous l'auspice d'un jardin qui est plus qu'un cadre où s'élabore une philosophie soucieuse d'esthétique puisque les plantes deviennent objet d'étude pour la philosophie naturelle et source de délectation. Mais, ce faisant, elle réunit des partenaires qui vont trouver leur autonomie. Le caractère esthétique des plantes est vite apprécié pour lui-même, leurs représentations sont au-delà de ce que la philosophie naturelle attend de simples illustrations. N'est-ce pas ce qui frappe, dès les années 1500-1503, dans les superbes aquarelles de Dürer ? Dans *La Grande touffe d'herbe*, par exemple ? Un pas de plus est franchi avec la naissance du jardin d'agrément qui, tout en renforçant l'ancienne opposition du jardin au verger, marque un rapprochement entre jardin et esthétique. Dans une lettre de 1541, Bonfadio distingue entre trois natures : la nature sauvage, la nature cultivée à des fins vivrières et la nature que l'on transforme en vue d'en tirer du plaisir. En 1592, Gregorio de los Rios pose les principes d'un tel lieu dans *L'Agriculture des jardins*. La philosophie, en tant que connaissance rationnelle des plantes, n'est plus de mise dans ces jardins-là.

Quant à la connaissance rationnelle, l'étude des végétaux considérés en eux-mêmes, elle s'infléchit dès Dioscoride vers l'herboristerie et la médecine. Les premiers jardins "botaniques" portent le nom d'*hortus medicus* : celui que Charles de l'Ecluse compose à Leyde, en 1587, est rattaché à l'université. En 1641, le plaidoyer que le médecin Guy de la Brosse adresse à Louis XIII, pour créer notre actuel "Jardin des plantes", porte sur la nécessité de connaître les herbes pour améliorer la pratique de ceux qui ne jurent que par la saignée. Et quand, dans son *Discours sur les progrès de la botanique au Jardin Royal de Paris*, Jussieu plaide pour une connaissance tirée de la nature, il prône une étude rationnelle des plantes distincte de la discipline que les philosophes avaient fondée. A ses yeux, les balbutiements des anciens et leurs ouvrages sont source d'erreurs. Là encore, la philosophie n'est plus requise.

3 – Quand jardin et philosophie partagent une même esthétique

Toutefois, ces rapprochements entre jardin, esthétique et philosophie ne demeurent pas sans lendemain. De Descartes, on retient l'espoir que, grâce à la mécanique, les hommes fabriqueront des machines qui les rendront "comme maîtres et possesseurs de la nature". On déduit de cette "sixième partie" du *Discours de la méthode* (1637) que ce philosophe asservit la nature sans se soucier des conséquences d'une telle désacralisation. Cette interprétation oublie que le "maître" n'est pas un *dominus* traitant la nature en esclave puisque la mécanique a pour fin de reproduire, par l'artifice d'une machine, des mouvements naturels ; elle néglige que si la nature est désacralisée, l'œuvre cartésienne témoigne d'une esthétique proche des jardins du XVIIe siècle.

Dans son *Discours de la méthode*, Descartes explique que fonder sa philosophie sur des principes clairs et évidents est plus aisé qu'amender celle des autres. Il prend alors l'exemple d'une ville dont les bâtiments, tracés par un seul architecte, sont plus "beaux et mieux ordonnés" que ceux, "mal compassés", que l'on tente de raccommoier. Or, ces critères esthétiques tirés de l'architecture -la clarté, l'ordre, le passage par le compas des plans, c'est-à-dire la connaissance de géométrie-, ressemblent à ceux que Boyceau de La Barauderie expose à la même époque. Dans le "livre I" de

son *Traité du jardinage selon les raisons de la nature et de l'art* (1638), ce théoricien et praticien indique que le jardinier, sachant lire et écrire, doit savoir “pourtraire” et “desseigner” -faire des dessins et des desseins-, “monter à la géométrie pour les plans, départements, mesures et alignements”, apprendre “l'architecture” pour calculer le volume des haies et autres corps relevés.

Au XVIIe siècle, les mêmes principes esthétiques et épistémologiques gouvernent la philosophie et les jardins. L'architecture est un référent commun. Selon Descartes, refonder la philosophie, distinguer le clair de l'obscur, l'évident du confus, est l'affaire de cette même raison qui oppose la beauté, l'ordre et le caractère géométrique des villes aux cités mal compassées. D'après Boyceau, un jardinier inculte est inapte à “la connaissance et jugement des choses belles”. La connexion entre jardin, esthétique et philosophie se retrouve dans les paradigmes que partagent le philosophe et le théoricien-praticien. Descartes écrit, dans la “Lettre-préface” aux *Principes de la philosophie* (1644), que “toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences”: l'image de l'arbre éclaire la définition de la philosophie. Quant à Boyceau, il justifie l'ordre, la symétrie et la correspondance entre les éléments du jardin en soulignant dans son traité que la “Nature les observe aussi en ses oeuvres si parfaites” puisque les “arbres élargissent ou montent en pointes leurs branches de pareille proportion” (Livre III) .

La rencontre entre jardin et philosophie, sous la bannière d'une esthétique commune, n'est cependant pas représentative de tout le XVIIe siècle. On sait, par le “tome XXVIII” de ses *Mémoires*, à quel point Saint-Simon critique Versailles où tout est bâti “l'un après l'autre, sans dessein général”, car “le beau et le vilain”, “le vaste et l'étranglé” furent “cousus ensemble”. Cette satire s'apparente au dénigrement des vieilles cités et se fonde sur l'esthétique que Descartes partage avec Boyceau. Deux interprétations sont possibles. Soit ces principes-là ne furent jamais totalement mis en oeuvre dans les jardins et cette rencontre est théorique. Soit les propos de Saint-Simon, qui prennent la forme d'un jugement universel d'après lequel Versailles est objectivement laid, repose sur un sentiment personnel, la détestation que le Duc éprouve. Dans ce cas, le XVIIe siècle ne se résume pas aux principes de Descartes et de Boyceau, à l'idée que la beauté dépend de la raison et de jugements, parce qu'il existe une autre esthétique privilégiant l'agrément et la sensibilité.

4 – Jardins pittoresques et sublimes

Pierre Grimal n'écrit-il pas que le siècle des Lumières garde “les grandes lignes architecturées des jardins du siècle précédent” tout en insérant “dans leurs mailles des compositions de paysage”? Le style propre au XVIIIe siècle côtoie l'esthétique de Descartes, Boyceau et Dezallier d'Argenville. Le philosophe explique que les idées sont comme “des tableaux et des peintures”, le second insiste sur les allées et les longs promenoirs dont l'air colore les lointains, Dezallier admire le rendu de la lumière et des couleurs par le Lorrain. Quand en 1712, Addison combat la tyrannie qu'exercent les jardiniers sur la nature, le paysage entre dans le jardin sous forme de scènes pittoresques qu'agrémentent ruines ou fabriques. Esquissé au XVIIe siècle, le pas est franchi : la peinture cesse d'être un référent pour s'installer, en trois dimensions, dans le paysage qui se presse au jardin.

De nouveau liés, jardin et esthétique retrouvent la philosophie. Carmontelle agence le jardin de Monceau et fait “voir en réalité”, grâce aux fabriques, “ce que les plus habiles peintres pourraient y offrir en décoration : tous les temps et tous les lieux” (*Le jardin de Monceau*, 1779). En rivalisant avec la peinture, il escamote l'enclos au profit du monde, il transforme une portion de nature en autre chose qu'un lieu puisque la structure spatiale (composition, emplacement des fabriques...) fonctionne comme un dispositif temporel (faire accéder à toutes les époques). En somme, Carmontelle redéfinit le jardin en mettant en scène son essence.

Le jardin est également esthétique au sens où il affecte la sensibilité du promeneur. Dans *L'art de former les jardins modernes* (1770), Whately explique la composition variée des “scènes”. Il recommande les arbres dont les “formes” et “grandeurs” sont différentes car la palette des “effets qui naissent de la disposition des verdure” est plus riche. Il en est de même pour les “effets des eaux” ou pour les rochers parce que le visiteur est d'autant plus touché qu'il passe du “charme” à la “terreur”. Or, ces principes sont proches de ceux que Burke expose dans sa *Recherche*

philosophique sur l'origine des nos idées du sublime et du beau (1756). Le “sublime” est un trait de la nature et sa perception se traduit par des passions qui dépouillent “l'esprit de tous ses pouvoirs d'agir et de raisonner” : en percevant l'infini, par exemple, le sujet est affecté par l'étonnement, l'admiration, la frayeur...

Le jardin est donc, en lui-même, esthétique et philosophique et cela tient aux encyclopédistes qui accordent même dignité au savoir, au savoir-faire et aux Beaux-Arts. Le philosophe est savant, jardinier et esthète : les *Rêveries du promeneur solitaire* (VII) montrent que Rousseau herborise et s'intéresse à Linné ; la *Nouvelle Héloïse* (IV) livre une description de jardin qui vante le savoir-faire de l'héroïne et la sensibilité évitant “les allées bien sablées” et “la ligne droite” qui écourtent la promenade. Inversement, le jardinier est esthète et philosophe. Sous l'influence de Quesnay, Girardin veut transformer le domaine d'Ermenonville de telle sorte que les fermiers vendent mieux leurs récoltes. Dès le “chapitre I” *De la composition des paysages*, il préconise “l'effet pittoresque” car “c'est en poète et en peintre qu'il faut composer des paysages, afin d'intéresser tout à la fois l'œil et l'esprit”. Est-il besoin de rappeler son intérêt pour la philosophie rousseauiste ?

Les révolutions politique et industrielle ont néanmoins raison de tels domaines. En 1794, Girardin est arrêté, ses jardins saccagés ; les physiocrates ne dominent plus l'économie-politique, la richesse étant assimilée à l'essor de l'industrie. Les parcs à fabriques sont critiqués dès le premier quart du XIXe siècle. Un voisin du baron de Castille dénigre les “édifices ridicules”, intellectualistes et éclectiques du “délicieux” parc d'Argilliers. Le jardin devient un objet de politique publique sous l'effet d'une idéologie, l'hygiénisme ; il se fait parc où le public s'aère, jardin où l'ouvrier se détourne des cabarets pour nourrir sa famille. Il intéresse plus l'historien ou le sociologue que le philosophe. Hegel le bannit de son *Esthétique* car les “espèces mixtes” révèlent l'impuissance de la nature à “maintenir les différences fondées sur l'essence même des choses”, et le jardin trahit les limites d'un art dont les oeuvres composent avec la nature au point de s'abâtardir.

5 – Pour une épistémologie de l'histoire des jardins

La liaison entre jardin, esthétique et philosophie appartient-elle au passé ? Le lecteur peut, s'il le désire, guetter leur rencontre à travers les analyses sociologiques de Françoise Dubost et la présentation des jardins contemporains par Hervé Brunon. Il y a des limites à l'ostracisme hégélien et la philosophie contemporaine peut contribuer à l'histoire des jardins de façon inédite. Dans *La Formation de l'esprit scientifique* (1938), Bachelard montre que la science progresse par ruptures, “en un véritable repentir intellectuel”, et que “c'est en termes d'obstacles” que se pose le problème de la connaissance. Il souligne que ces “causes d'inertie” ne ressortissent pas à la “fugacité des phénomènes” ou à la “faiblesse de l'esprit humain”, mais à “l'acte même de connaître”. Supposons que l'histoire suit le chemin chaotique sur lequel toute connaissance s'engage, progresse et construit son objet. Pourquoi la philosophie ne repèrerait-elle pas les obstacles épistémologiques propres à cette discipline et la façon dont elle les surmonte ? Elle constituerait une épistémologie de l'histoire des jardins. Conjecturons donc que si de telles retrouvailles s'annoncent c'est, entre autres, parce que la philosophie apportera à l'histoire des jardins une contribution d'ordre théorique.

Bibliographie

J. ADDISON & R. STEEL, *The spectator*, 1712, *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, Paris, La Bibliothèque, 1996 / G. BACHELARD, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1938 / J. BONFADIO, *Lettere famigliare*, Rome, Bonacci, 1978, trad. de la “lettre de 1541” par J.-D. Hunt, dans *L'art du jardin et son histoire*, Paris, Odile Jacob, 1996 / J. BOYCEAU DE LA BARAUDERIE, *Traité du jardinage selon les raisons de la nature et de l'art*, 1638 / E. BURKE, *A Philosophical Inquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and the Beautiful*, Londres, 1757, *Recherche philosophique sur l'origine des nos idées du sublime et du beau*, 1756, trad. Baldine Saint-Girons, Paris, Vrin, 1990 / CARMONTELLE, *Le jardin de Monceau*, 1779 / CATON LE CENSEUR, *De Agricultura, L'Agriculture*, trad. R. Goujard, Paris, Les Belles Lettres, 1975 / CICERON, *De oratore, De l'orateur*, trad. E. Courbaud, Paris, Les Belles Lettres, 1922 / Homère, *L'Odyssée*, trad. L. Bardollet, Paris, Robert Laffont, coll. “Bouquins”, 1995 / A.-J. DEZALIER

D'ARGENVILLE, *La théorie et la pratique du jardinage*, 1709 / R. DESCARTES, *Discours de la méthode*, Leyde, 1637, Paris, Gallimard, 1953 ; *Les Principes de la philosophie*, Amsterdam, 1644, Paris, Gallimard, 1953 / DIOSCORIDE, *Peri Hulês Iatrikês*, 60 après J.-C., *De Materia medica*, Colle, 1478 / R.-L. DE GIRARDIN, *De la composition des paysages*, Genève-Paris, Delaguette, 1777 / [G.W.F.](#) HEGEL *Vorlesungen über die Aesthetik*, Berlin, 1836-1838, *Esthétique*, trad. C. Bénard, revue et complétée par B. Timmermans et P. Zaccaria, Paris, Le Livre de poche, vol. II, 1997 / A. DE JUSSIEU *Discours sur les progrès de la botanique au Jardin Royal de Paris*, Paris, E. Ganeau, 1718 / G. DE LA BROSSE, *Placet au roi recommandant la formation d'un jardin botanique*, [s.l.n.d.](#) / G. DE LOS RIOS, *Agricultura de jardines*, 1592, trad. C. Chomarat-Ruiz, Paris, éditions de l'Eclat, 2007 (à paraître) / P. A. G. MATTIOLI, *Di Pedacio Dioscoride anazarbeo libri cinque*, Venetia, 1544 / PLATON, *Gorgias*, trad. L. Robin avec la collaboration de J. Moreau, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, vol. I, 1950 ; *Phèdre*, trad. et notes L. Robin avec la collaboration de J. Moreau, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, vol. II, 1950 / J.-J. ROUSSEAU, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 1782, Paris, Gallimard, collection Folio, 1972 / J.-J. ROUSSEAU, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1761, Paris, Gallimard, collection La Pléiade, vol. II, 1964 / SAINT-SIMON, *Mémoires*, édition A. De Boislile, Paris, Hachette, 1916 / THEOPHRASTE, *Recherches sur les plantes*, trad. S. Amigues, Paris, Les Belles Lettres, 1988 / T. WHATELY, *Observations on Modern Gardening, Illustrated by Descriptions*, 1770, *L'art de former les jardins modernes*, trad. François de Paule de Latapie, Paris, C.A. Jombert, 1771.